

Mathilde l'ignorait toujours.

Elle avait interrogé son père à plusieurs reprises, mais celui-ci avait gardé le silence.

Mathilde n'insista plus, mais, au fond du cœur, elle se promit, au premier jour où elle verrait Gaspard, de connaître le nom de sa rivale.

On va voir que les événements déjouèrent ses projets, en donnant lieu à des péripéties poignantes et imprévues.

Albine Mirande venait de recevoir une lettre de sa tante.

Cette lettre disait :

"Le petit se porte à ravir. Je te le fais savoir tout de suite pour que ne sois pas inquiète. Il est déjà grand comme un hor me. Et je suis sûre qu'il sera beau, plus beau que toi, ce qui n'est pas peu dire.

"Les registres ne feront pas mention de lui et pour me servir d'une expression que j'ai entendue dire à mon défunt mari qui était greffier de la justice de paix, ton fils ne vivra pas légalement. Cela pourra, plus tard, ma pauvre nièce, te créer des embarras, être la cause pour toi de bien des tristesses et je ne serai plus là pour te consoler. C'est pourquoi, je souhaite aujourd'hui, en te quittant, que le bon Dieu t'ait en sa sainte miséricorde !"

Cette lettre fit pleurer Albine. Oui, elle le prévoyait. L'enfant serait pour elle une lourde charge dans la vie. Le sacrifice commençait ; il devait durer jusqu'à son dernier jour.

Deux lignes de post-scriptum qu'elle n'avait pas vues tout d'abord, la rendirent rêveuse, en la désespérant :

"Tu sais que je ne suis pas riche. Si peu que cela soit, le petit me coûte tout de même. Tâche de m'envoyer quelque argent. Si tu n'es pas plus riche que moi, eh bien, ne te déssole pas et n'en parlons plus. Le petit n'en sera pas moins bien soigné."

Non, elle ne pouvait rien lui envoyer, à la bonne femme, rien ! Elle vivait péniblement des journées qu'elle faisait chez les fermiers des environs et du produit de son jardin. Que peut une fille, seule, réduite à elle-même sans autres ressources que son courage, sa force ? Elle vivait de petits gains... Il lui fallait si peu ! Du lait, quelques pommes de terre, du pain dur.

Jusqu'à présent, elle n'avait pas encore songé qu'un jour viendrait où il lui faudrait s'occuper de l'existence de l'enfant, de son éducation, de son entretien ! C'étaient bien des choses, comment en viendrait-elle à bout ? Elle entrevit, dans une échappée de son imagination surexcitée par la lettre de la tante, la misère qui se dressait devant elle, accompagnant de ses tortures, augmentant de ses tiraillements l'angoisse de la situation difficile que lui créait la ferme résolution de ne jamais révéler sa faute.

—Je vendrai ce qui me reste, dit-elle, je me nourrirai de rien ; je mourrai à la peine, s'il le faut, à force de privations...

Puis, comme elle se sentait découragée, amollie par toutes ces pensées, elle se redressa, eut un sourire plein d'amertume :

—Que sera-ce donc dans vingt ans ! si je me laisse aller dès maintenant à la désespérance ? Tout n'est pas fini, peut-être, tout n'est pas perdu... Je révérai Gaspard... Je ferai auprès de lui une dernière tentative.

Elle s'arrêta sur cette pensée.

—Le revoir ? A quoi bon ? Peut-il hésiter, entre la fille de Révéron et une fille de ferme ?... Oui, je suis perdue !... C'est fini !... Je ne puis pas rivaliser avec elle... élégante, riche, belle comme elle est ; c'est moi la sacrifiée, moi qu'on repousse du pied, moi qu'on dédaigne, et dont on rit...

Elle eut un geste de colère terrible et son brun visage, aux doux yeux bleus, fut en une seconde bouleversé, méconnaissable.

—Ah ! non, cela ne sera pas, cela ne sera pas !...

Elle sortit sans projet ; mais, après avoir erré longtemps dans la campagne, elle se retrouva tout à coup devant le château de Lesguilly ; là, malgré le froid intense, auquel elle était insensible, elle s'assit, le regard fixé sur les fenêtres de l'appartement du marquis, cherchant à l'apercevoir.

Pourquoi ? Est-ce qu'elle savait ?

Dans le trouble profond de son âme, elle n'était plus capable de réflexion, à cette heure-là.

Si les fenêtres n'avaient pas été éclairées, on eût juré que le château était abandonné.

On ne voyait pas de domestiques.

Instinctivement attirée par cette lumière—comme un papillon de nuit qui se brûle les ailes—parce qu'elle se disait que là devait se trouver Gaspard—l'homme dont sa vie dépendait—elle poussa la grille et se trouva dans le jardin.

Mais elle s'arrêta.

Il lui sembla tout à coup, dans l'obscurité, qu'elle avait vu s'ouvrir la porte, en haut du perron, un homme sortir, et en cet homme elle avait cru reconnaître Gaspard.

Elle ne se trompait pas.

C'était lui, en effet.

Il descendit les marches, traversa le jardin, passa devant Albine sans la voir, et disparut à travers la campagne, dans les ombres épaisses de la nuit.

Albine le suivit, dissimulant du mieux qu'elle pouvait le bruit de ses pas.

Où allait-il ?

Elle s'imagina, tout d'abord, qu'il se rendait aux forges de Chalambot, mais il fut bientôt évident que c'était Recey le but de sa course.

La paysanne s'arrêta, le cœur battant, suffoquée.

Une folle idée lui venait :

—Viendrait-il chez moi ? se repentirait-il ?

C'est qu'elle ne se trompait pas. C'était bien le chemin du village qu'il prenait...

Le voilà qui abandonne l'allée pour prendre la route...

Il se hâte.

Il n'y a que les gens porteurs de bonnes nouvelles qui marchent aussi vite.

Au moment d'entrer à Recey, à cent mètres en avant, il s'arrêta et se dirigea droit vers la maison d'Albine.